



ODERU CHAN

A GIRL REALITY
TOME 2

ODERU CHAN

A Girl reality

© ODERU CHAN, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2703-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Dans les deux sexes se jouent les mêmes drames de la chair et de l'esprit, de la finitude et de la transcendance, les deux sont rongés par le temps, guettés par la mort, ils ont un même essentiel besoin de l'autre ; ils peuvent tirer de leur liberté la même gloire ; s'ils savaient la goûter, ils ne seraient plus tentés de se discuter de fallacieux privilèges ; et la fraternité pourrait alors naître entre eux. »

Simone de Beauvoir

PROLOGUE

Un soir du mois de Janvier 2055

« Les femmes ne sont vraiment pas intelligentes ! » s'écria le Général Syénite, installé à table en compagnie de ses camarades militaires.

Ces paroles me mirent hors de moi. Tandis que les invités – plus particulièrement les hommes – riaient, je lâchais ma cuillère et m'apprêtais à répliquer, mais je reçus un coup de pied dans la jambe.

Je dirigeai alors mon regard furibond vers tante Jane, qui secouait légèrement la tête.

Une épouse n'avait rien à dire. Elle se contentait juste d'écouter et d'obéir, comme la plupart des femmes présentes, assises à côté de moi, qui s'attaquaient sans se presser à leur filet mignon de porc au miel, et dont les yeux étaient dénués d'éclats.

Les amis du Général poursuivaient leur sarcasme. Mon sang bouillonnait dans tout mon corps. Une seule objection de ma part, et je le regretterais amèrement. Mon corps était déjà tant souillé et, je ne pouvais pas me permettre, à ce moment-là, d'être abusée. Une vie grandissait en moi.

Je fixai alors les visages masculins qui discutaient de leurs nouvelles possessions : des femmes esclaves. Je gardai mon sang-froid en écoutant comment ils les dénigraient.

Maudites crapules !

Je le jure sur la tête de mon enfant : un jour, vous serez exposés en vitrine pour être vendus comme marchandises ! Un jour, c'est vous qui nous obéirez !

Mars 2055

J'ai une théorie :

« La véritable source de danger chez l'homme est son aptitude à éprouver des émotions telles que la colère, la haine, la luxure, la peur et bien d'autres. »

Si je parvenais à éradiquer ces émotions chez les hommes, ils deviendraient comme des robots, ils pourraient alors nous obéir, et ce serait la fin de tout cet enfer.

A GIRL UTOPIA

Mémoire d'Anne Syénite, la Fondatrice.

1. LA RÉALITÉ (Érine)

Je suis plaquée contre le mur.

Les battements de mon cœur s'accélèrent.

Des Trakars sillonnent la zone, à notre recherche. L'un d'eux est tout près, scannant les maisons à l'abandon, sans porte ni fenêtre.

Kéba, notre guide, nous fait signe de traverser une allée, une fois que le Trakar a disparu.

Un à un, nous nous élançons au pas de course jusqu'à la rue suivante et nous nous engouffrons entre les étroites ruelles, tapis dans la pénombre. Nous progressons ainsi, courant dans la direction opposée de celle du Trakar.

Bientôt, les habitacles se dispersent et une montagne de débris nous fait obstacle.

Nous grimpons la colline, sous un ciel grisâtre et une chaleur caniculaire. Palma s'arrête au sommet et fléchit les genoux, posant ses mains pour se supporter. Son souffle est saccadé. Elle est exténuée.

— Il me faut de l'eau, dit-elle.

Elle récupère sa gourde dans son sac.

— Une gorgée, pas plus. Ne nous attardons pas, il ne faut pas nous faire repérer, annonce Kéba.

Elle opine du chef. J'en profite pour m'hydrater et fixe les anciennes habitations démembrées, les terre-pleins en piteux état, où jonchent des automobiles rouillées et accidentées... Voilà ce que nous a laissé la troisième guerre... Le Monde de Jadis, la réalité.

Nous reprenons la route. Un frisson me parcourt soudain l'échine. Je jette un coup d'œil derrière moi. C'est comme si je ressentais une présence. Pourtant, il n'y a que les ruines et, au loin, le dôme surélevé de la cité de Parisiorum.

Soudain, un craquement reporte mon attention sur ce qui se trouve sous mes pieds... Je viens de marcher sur le bras d'un squelette. La rue en est infestée... Une meute de squelette est éparpillée au sol.

— Oh, seigneur, murmure Palma.

— Faîtes le moins de bruit possible, dit Seb, le Masculin de Lunetta.

Palma prend peur, je vois ses yeux qui scintillent. C'est comme si elle regrettait de se trouver là. Nous avons été élevées dans le monde du Renouveau. Nous connaissions l'existence des ruines, mais nous ignorions qu'il y demeurerait un tel... cimetière ! Il faut dire que la partie de l'ancienne ruine, qui se trouve sous le dôme, ne montre que des bâtisses usées par le temps... Mais pourquoi y a-t-il des squelettes, ici ?

Tout à coup, un croassement résonne, me faisant bondir. Sur un lampadaire, une espèce d'oiseau noir au long bec pointu et aux ailes aussi gigantesques que son corps nous regarde avec ses yeux noirs et vitreux. Je n'ai aucune idée de la race dont il s'agit.

— Maudit vautour, marmonne Lancelot.

— Reprenons la course, ce sale vautour risque d'attirer la compagnie ! annonce Seb.

Nous obtempérons. Jamais je n'aurais pensé courir sur des ossements. Depuis combien de temps sont-ils ici ? C'est assez gore. En trois cents ans, ils auraient dû se décomposer.

Personne ne dit un mot durant la traversée. Kéba et Seb pointent leur arme dans chaque direction en scrutant le lointain, les sens aux aguets.

Nous finissons par tourner dans une petite rue alors que le ciel s'assombrit de plus en plus. La nuit ne va pas tarder à tomber.

La ruelle se révèle être une impasse, mais Kéba se tourne vers une bâtisse recouverte d'herbes à épines. Il extrait un trousseau de clés de sa poche et insère l'une d'entre elles dans la serrure. Seb sort sa lampe de poche et entre pour inspecter les lieux. Il nous interpelle ensuite pour le rejoindre.

À l'intérieur, ça sent le renfermé, la poussière. Sur le sol gisent des chaises et une table renversée, un vieux canapé poussiéreux et quelques meubles chavirés. Des toiles d'araignées sont suspendues aux quatre coins des murs. On se croirait dans un château hanté.

Kéba referme la porte derrière nous avant de la verrouiller à double tour. Il soulève ensuite la table pour révéler une trappe, qu'il ouvre en utilisant une autre clé. Seb y entre, suivi de Lancelot. Jesse nous fait signe de nous y engouffrer.

J'atterris dans une petite pièce éclairée par une vieille lampe d'époque. Des étagères avec des boîtes de conserve, des caisses, des armes accrochées au mur, un lit en fer ancien, une petite table carrée, au centre, entourée de chaises, un vaisselier, un évier... En résumé, la maison d'un survivaliste, avec le strict minimum.

— Les filles, si vous avez envie d'aller au petit coin, il y a des toilettes rustiques.

Elle nous montre la porte du doigt. J'y vais immédiatement. Je me suis retenue une journée entière, et puis, avec cette peur d'avancer dans un lieu inconnu, sans savoir où je me rendais vraiment... Je ne sais pas pour vous, mais la nervosité me donne envie de faire pipi. J'ouvre ainsi la porte des fameuses toilettes et tire sur une corde pour allumer la lumière. La pièce est minuscule avec un simple lavabo et, derrière, une caisse de bois. Je grimace. La présentation de la cuvette ne m'inspire pas confiance, encore moins l'odeur qui se dégage dans la pièce. Pourtant, ma vessie me brûle. Je me trouve dans un refuge, dans les ruines du Monde de Jadis et,

malheureusement, ce sont les seules toilettes, alors c'est ici où nulle part.

Je fais ma petite affaire, il n'y a même pas de chasse d'eau automatique. Est-ce que les gens du camp ont des toilettes semblables ? C'est fort possible. Je me lave les mains avant de ressortir et de trouver Palma derrière la porte. Quand elle referme la porte derrière moi, je l'entends se plaindre. Ma pauvre fille, nous ne sommes pas sorties d'affaire.

Je rejoins Saturn, qui s'est assis contre le mur dans un coin, les genoux pliés pour soutenir ses bras. Son regard est vide. Je m'assois à côté de lui et attrape sa main.

— Saturn, te sens-tu bien ?

Il bat des paupières et semble hésiter à se confier. Un court instant plus tard, il murmure :

— Ces squelettes... Je me souviens vaguement que nous devions les déplacer pour construire une route. Ils étaient vraiment nombreux. Même si nous en retirions, il y en avait toujours plus.

Cette nouvelle m'attriste. Je pense que plus nous continuerons notre avancée dans le Monde de Jadis, plus il retrouvera sa mémoire en tant qu'Askaris.

J'entremêle mes doigts aux siens. Je ne sais vraiment pas quoi dire, si ce n'est :

— Tu sais, si d'autres souvenirs te reviennent, n'hésite pas à m'en parler... Ça pourrait peut-être... te faire sentir mieux.

Il me serre la main, me regarde et sourit.

Dès que Palma revient, elle s'assoit sur le lit qui s'abaisse sous ses fesses et pousse un petit cri de surprise. Eric en rit.

— Hey ! Ce n'est pas drôle, Eric ! grogne-t-elle.